

JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE

PRÊCHÉ AU TEMPLE DE L'ORATOIRE

(Pâques, 1855)

Jésus lui dit : « *Je suis la résurrection et la vie*; celui
« qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et
« quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-
« tu cela? »

JEAN XI, 25, 26.

Nous vivons dans un monde où règne la mort. C'est peu que la mort présente renverse tous nos plans et finisse tout pour nous sur la terre. Même absente, elle attriste tout; et cette fin inévitable ne disparaît jamais devant nos yeux. Cet enfant vient de nous être donné : mais il est né pour la mort. Cette guérison vient de nous être accordée : mais elle ne dure que jusqu'à la mort. Cette amitié fait notre consolation : mais elle doit être rompue, et peut l'être d'un jour à l'autre, par la mort. Et comme tout ce que nous faisons aboutit à la mort, on peut dire que nous ne vivons que pour la mort. Que si les joies de la vie sont si empreintes de la mort, que sera-ce de ses peines? Il n'en est pas une qui ne tourne nos yeux vers la mort, car c'est dans son sein qu'elles vont toutes se jeter, comme des ruisseaux dans une même rivière. Où va cette maladie? à la mort. Cet abattement du corps et de l'esprit? à la mort. Cette fatigue, ces privations, cette faim, cette

soif? à la mort. Ce travail des années, cet affaiblissement des sens, ce tremblement des membres? à la mort. Ce nom effrayant est écrit sur tout ce qui nous arrive : que dis-je? il est écrit sur nos personnes; et quiconque aurait appris à lire dans les traits ou dans les rides, lirait inscrit sur le front de chacun de nous, comme un arrêt de démolition sur un bâtiment condamné : « La mort. » Tout le mouvement du monde, ses spectacles, ses romans, ses fêtes, est pour s'étourdir là-dessus; mais on a beau s'entendre avec soi-même pour se distraire soi-même, on n'y réussit jamais; et les efforts où l'on est réduit pour ne pas voir la mort, ne servent qu'à mieux attester combien il est impossible d'en détourner la vue. Condamné à l'esclavage durant tout le cours de la vie, par la crainte de la mort¹ : voilà bien le genre humain peint au naturel.

Mais du sein de cette race perdue et mourante, voici s'élever un homme qui ne se vante de rien moins que de supprimer la mort, pour quiconque consent à s'en remettre à lui seul. Ou c'est là le rêve d'un cerveau malade, ou bien c'est la délivrance la plus merveilleuse dont le genre humain ait entendu parler. La première de ces hypothèses est permise à qui n'a jamais ouvert la sainte Écriture : la seconde reste seule à qui a écouté le Fils de l'homme et entrevu en lui le saint des saints. Aussi bien, ce n'est point ici le langage d'une confiance présomptueuse; c'est celui d'une assurance ferme autant que paisible : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en

¹ Hébr. II, 15.

« moi, encore qu'il soit mort, il vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Devant des paroles aussi solennelles, aussi pénétrantes, je ne me sens pas libre de faire autre chose que de les suivre pas à pas. Heureux s'il m'est donné de les comprendre et de vous les faire comprendre, sans m'écarter en rien de la pensée du Maître ! J'y trouve trois choses : un principe posé : « Je suis la « résurrection et la vie ; » l'application de ce principe aux croyants qui sont morts, comme Lazare : « Celui « qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra ; » et son application aux croyants qui vivent encore, comme Marthe : « Et quiconque vit et croit en moi « ne mourra jamais. » Reprenons-les tour à tour.

Pour bien comprendre ces paroles : « Je suis la « résurrection et la vie, » il faut les rattacher à l'occasion qui les a provoquées. Marthe, toute pleine de son regret de ce que Jésus n'avait pas été prévenu avant la mort de Lazare pour le guérir de sa maladie, ne l'a pas plus tôt rencontré (car elle était allée au devant de lui dans son impatience), qu'elle lui dit : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait « pas mort¹. » Mais au regret de Marthe se mêle une vague espérance que celui qui aurait pu guérir son frère pourrait bien le ressusciter, comme il avait fait le fils de la veuve de Naïn et la fille de Jaïrus². Le

¹ L'expression de ce regret renferme peut-être aussi un reproche indirect et timide : Jésus, averti par Marthe et Marie de la maladie de leur frère, avait différé de se rendre à leur appel ; ce qu'il avait fait tout exprès (15) pour avoir occasion de vaincre cette fois la mort, au lieu de la prévenir.

² Luc VII, 14 ; Matth. IX, 25.

chagrin d'avoir perdu Lazare pour la terre et le désir de le recouvrer pour la terre remplit seul l'âme de Marthe. Nous reconnaissons ici Marthe telle que l'a peinte saint Luc¹ sincèrement attachée à Jésus-Christ, mais encore peu détachée de la vie. Jésus lui fait avec intention une réponse moins précise qu'elle ne l'eût voulue : « Ton frère ressuscitera ; » ce qui peut s'appliquer à une vie future, aussi bien qu'à la vie présente. Marthe insiste ; et la délivrance passagère mais présente dont elle est toute préoccupée, lui fait traiter la délivrance éternelle, mais future, comme une bénédiction de second ordre, qui ne saurait la contenter. « Je sais qu'il ressuscitera au dernier « jour. » C'est alors que Jésus, voulant détourner les regards de Marthe de dessus son frère sur son Sauveur, lui adresse cette parole profonde, destinée à lui faire chercher en Jésus lui-même le fond de ses espérances de résurrection, qui allaient s'égarant sur la créature et sur la vie de ce monde : « Je suis, moi, « la résurrection et la vie. »

Par ces paroles, Jésus jette dans l'âme de Marthe une lumière toute nouvelle sur la nature de la résurrection. Résidant en Jésus, et se communiquant de Jésus à qui croit en lui, elle est, non un fait de notre existence extérieure, mais le principe d'une vie intérieure et permanente. Tout absorbée dans son frère, Marthe n'a devant les yeux que le moment où il se réveillera d'entre les morts pour lui être rendu ; et la seule question pour elle est de savoir si elle touche déjà à ce moment désiré, ou si elle ne

¹ Luc X, 38.

doit l'attendre qu'au delà du tombeau. C'est réduire la résurrection aux proportions mesquines d'un événement historique; d'un événement qu'il faut longtemps attendre, s'il s'agit de la résurrection du dernier jour, ou d'un événement qui n'aura que quelques jours de durée, s'il s'agit de cette résurrection prochaine, à laquelle Marthe se montre trop attachée. Ni une résurrection qu'il faut attendre jusqu'après la mort, ni une résurrection qu'on tremble de perdre chaque jour par la mort, ne sont la résurrection véritable. La véritable résurrection ne s'attend pas, parce qu'elle est déjà toute venue pour le croyant; et elle ne se perd pas, parce qu'elle réside dans le fond inépuisable de son être. Elle n'est point un événement historique, elle est une condition spirituelle et un fruit de la foi.

La vie que Jésus joint ici à la résurrection, est ce qu'il appelle ailleurs tantôt « la vie éternelle », tantôt seulement « la vie ». Quand cette vie se trouve en présence de la mort et triomphe d'elle, elle prend le nom de résurrection; en sorte que la résurrection et la vie, dans mon texte, ne sont pas deux choses diverses, mais une seule et même chose, la vie, envisagée sous deux aspects divers, tantôt en soi, comme se développant sans obstacle, tantôt comme surmontant l'interruption que la mort prétendait apporter à son cours : Je suis la résurrection, parce que je suis la vie.

En même temps que Jésus éclaire Marthe sur la nature de la vraie résurrection, il associe si étroitement la résurrection et la vie à sa personne, que nul ne les peut chercher qu'en lui. Qu'il s'agisse de la

résurrection pour Lazare ou qu'il s'en agisse pour elle-même, ce n'est ni à Lazare ni à elle-même que Marthe doit regarder, c'est à Jésus-Christ seul. Il y a plus, et le rapport est plus étroit encore que je ne viens de le faire. Jésus-Christ ne dit pas : Je suis le dispensateur de la vie, ni je suis l'auteur de la résurrection ; il dit : « Je suis la résurrection et la vie » même, comme il dit ailleurs : « Je suis la lumière ; « je suis la vérité ; je suis la vie. » Ces biens souverains et infinis, auxquels l'âme humaine aspire instinctivement, souvenirs obscurs d'un état meilleur d'où elle est tombée, la lumière, la vérité, la vie, la sainteté, l'amour, Jésus en est l'essence même, parce qu'il est l'essence de la divinité, dont « toute la plénitude habite en lui corporellement. »

Ne va point chercher ailleurs, semble-t-il dire à Marthe, cette résurrection tant souhaitée, soit pour ton frère, soit pour toi-même. Ne la demande ni au présent, ni à l'avenir, ni à ce monde, ni à l'autre ; contemple-moi seulement, moi, qui suis tout près de toi, mais que tu parais n'avoir point connu jusqu'ici ; elle est toute en moi ; elle est moi et je suis elle ; qui me possède, la possède : « qui a le Fils, a « la vie. » Ton frère en mourant, me possédait-il ? Sois tranquille pour lui : il a la vie quoique mort. Me possèdes-tu toi-même, toi qui vis ? Ne crains point : tu ne peux pas mourir, même en mourant. N'essayons pas de pénétrer plus avant ; il y a des choses qui se sentent mieux qu'elles ne se définissent. Mais qu'on se figure l'impression de solennité, de respect et de confiance tout ensemble, qui dut saisir l'âme de Marthe, en entendant dire à son

Maître : « C'est moi qui suis la résurrection et la
 « vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il
 « vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra
 « jamais. Crois-tu cela? » Aussi répond-elle par la
 simple expression de sa foi en lui : « Je crois que tu
 « es le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir au
 « monde, » et cesse de l'interroger.

Cette dernière question de Jésus, avec cette dernière réponse de Marthe, donne clairement à connaître comment nous pouvons avoir part à cette puissance de résurrection et de vie qui est en Jésus : c'est par la foi. Celui qui croit, a la vie; celui qui ne croit point, ne l'a point; parce que celui qui croit, possède Jésus, tandis que celui qui ne croit point, ne le possède point. Autant ce langage élève Jésus au-dessus des perceptions vulgaires qu'on a de lui et de sa parole, autant il élève la foi réelle au-dessus des notions qu'on s'en fait d'ordinaire. Si Jésus n'a fait qu'apporter au monde une doctrine plus vraie et une morale plus pure que celles qui étaient connues avant lui, la foi peut n'être que la croyance en l'une et l'acceptation de l'autre. Mais si Jésus est la réalité vivante de ce qui est en Dieu, s'il est « la vérité, la « lumière, la résurrection, la vie, » il s'ensuit nécessairement que la foi est une appropriation personnelle de Jésus-Christ et de tout ce qui est en lui. Jésus en soi est la résurrection et la vie; mais, pour qui ne croit pas, ce trésor est comme s'il n'était pas, parce qu'il ne vient pas à Jésus-Christ, et n'entre point en rapport avec lui. Mais celui qui croit vient à lui, s'unit à lui, et devient un avec lui, comme lui est un avec le Père. Il le reçoit, il se nourrit de lui, il

entre en partage de sa vie : « Parce que je vis, vous « vivrez. » Comment s'étonner de la grandeur des promesses faites à une foi si grande et si nouvelle? Et pourtant cette foi toute puissante, elle n'est autre que la toute simple foi des plus petits dans le royaume de Dieu : « Je crois que tu es le Fils de Dieu, celui « qui devait venir au monde; » si puissante, parce qu'elle est si simple.

Ne pensez pas que je m'écarte de la fête du jour. La déclaration que nous méditons s'y rattache directement, et y répand une lumière nouvelle. Nous avons coutume de dire que le Père relève le Fils d'entre les morts, par la puissance du Saint-Esprit, pour montrer qui il est et nous rassurer sur la vertu de son sacrifice. Cela est vrai; mais cela n'épuise pas la matière. L'événement de Pâques arrive parce que Jésus est la résurrection et la vie. Jésus ne ressuscite pas, comme le fils de la Sunamité, ou comme le jeune homme de Naïn, ou comme Lazare lui-même, pour obéir à une voix extérieure, fût-ce celle de Dieu même. La résurrection a son explication en lui-même; elle est dans la nécessité des choses; parce qu'il est le Prince de la vie, il est contradictoire qu'il soit retenu par les liens de la mort. C'est pour cela qu'il dit : « Personne ne me l'ôte; mais je la laisse « de moi-même; j'ai la puissance de la laisser, et la « puissance de la reprendre. » Oserai-je dire que ceci vous regarde à votre manière, et que Dieu a pour vous aussi votre Pâques en réserve, qui que vous soyez qui croyez en Jésus-Christ? Par cette foi, nous venons de le voir, Jésus lui-même habite en vous : dès lors, il en est de vous comme de Jésus;

ou plutôt, il en est de Jésus comme de Jésus : « Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et il l'est aussi éternellement⁴. » En vous, hors de vous, où qu'il soit, il est la vie ; et en présence de la mort, il est la résurrection. Pour vous qui croyez en lui, la vie est en vous et n'y peut cesser ; une vie à laquelle ni la vie de ce monde ne peut rien ajouter, ni la mort de ce monde ne peut rien ôter. Et quand vous serez couchés dans le tombeau, il faudra que vous vous en releviez, non pas seulement comme Lazare, parce que la voix de Jésus vous appellera : « Lazare, sors dehors ! » mais encore, comme Jésus lui-même, par une nécessité inhérente à votre être, par la présence en vous de celui qui ne peut être retenu par les liens de la mort. O grâce ! ô mystère ! j'ai beau m'appliquer à l'éclaircir, je ne puis. Mais ce que je ne puis exprimer, ne le sentez-vous pas ?

Jésus ne se perd jamais dans les théories. Jusque dans ces points de vue sublime, dont l'élévation laisse bien au-dessous d'elle les plus hautes maximes de la philosophie humaine, il a toujours en vue l'instruction, la consolation, la sanctification des siens ; et il ne dédaignerait pas d'ouvrir le ciel et d'en rassembler toute la lumière, pour éclairer la moindre démarche, ou dissiper le moindre nuage chez le moindre de ses disciples. Ayant donc posé ce principe céleste : « Je suis la résurrection et la vie, » Jésus s'empresse d'en faire l'application pratique à Marthe, d'abord pour la rassurer sur le compte de Lazare, et puis subsi-

⁴ Hébr. XIII, 8.

diairement, pour la rassurer pour elle-même. Pour Lazare : le croyant qui est mort vit encore; pour Marthe : le croyant qui est vivant ne mourra jamais¹. Au fond, les deux applications que je viens d'indiquer n'en font qu'une; car dire que Lazare, qui est mort, n'a pas cessé de vivre, ou que Marthe, qui vit, ne mourra point, c'est proclamer, avec la seule différence des temps et des situations, le même principe; savoir, que la vie de Jésus dans le croyant est à l'abri des atteintes de la mort. Mais puisque Jésus distingue ces deux aspects de la même vérité, distinguons-les aussi, pour apprendre de lui à nous consoler, et pour ceux qui nous ont quittés dans la foi en Christ, et pour nous qui vivons dans cette même foi.

« Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, « vivra; » et Lazare, quoiqu'il soit mort, vit. Lorsqu'en parlant de la fille de Jaïrus, Jésus dit : « Elle n'est pas morte, mais elle dort, » il paraît vouloir n'indiquer autre chose que l'intention où il est de la ressusciter, par où, de son autorité souveraine, il change la mort en un sommeil. Mais ce même mot prononcé au sujet de Lazare : « Lazare notre ami « dort, mais jè vais l'éveiller, » cache un sens plus profond, que Jésus dévoile en parlant à Marthe, et selon lequel ce dormir de la mort est propre au croyant. Ainsi parlera plus tard saint Paul². Lazare

¹ Car c'est ainsi qu'il faut traduire les dernières paroles de mon texte, et la traduction timide d'une de nos versions : « ne mourra point pour toujours, » a été dictée par la peur d'une si étonnante doctrine, en dépit de la grammaire et d'une saine interprétation.

² 1 Cor. XI, 30; 1 Thess. IV, 13.

n'est mort que selon les hommes, qui ne voient pas le vrai principe de la vie; pour Dieu qui le voit, il n'est qu'endormi. Comme un homme qui dort offre certains signes auxquels nous le distinguons d'avec un cadavre, et qui nous garantissent que ses sens, enchaînés par une immobilité momentanée, vont la secouer doucement et sans effort, après que la nature aura pris le repos nécessaire, ainsi Dieu reconnaît en Lazare mort, immobile, et dont le corps va déjà se décomposant, un principe de vie qu'a déposé en lui la foi en Jésus, et qui le distingue d'avec tel autre mort couché à côté de lui, au dedans duquel Jésus n'a point été appelé par la foi. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ce second mort un principe d'existence qui reprendra vie à la voix de Jésus; mais cette existence n'est pas « la vie. » Le Jésus extérieur qui l'appellera ne trouvera point en lui un Jésus intérieur qui lui corresponde. Il entendra donc la voix de Jésus et il sortira de son sépulcre; mais il en sortira « pour une résurrection de « jugement, » non « pour une résurrection de vie¹. » Il n'en sera point ainsi de Lazare : il n'est qu'endormi; il se réveillera pour une résurrection de vie; et ce réveil viendra dans le temps de Dieu, quand le sommeil aura eu le temps d'accomplir son œuvre réparatrice. Car le sommeil de la mort n'est pas perdu : il met les élus de Dieu à l'abri du tentateur, comme la neige protège les fruits de la terre contre le froid de l'hiver. Il a beau ne point remuer, tout ce que vous voyez de lui a beau tomber

¹ Jean V, 28-29.

en dissolution, la vie de Jésus est en lui; vous la verriez, si vos yeux n'étaient retenus ici-bas dans les liens de la chair. La raison qui fait que vous êtes exclus de toute communication avec lui n'est pas tant dans son état que dans votre infirmité. Ce n'est pas à lui que manque la vie; c'est à vous que manque, dans votre condition présente, un sens capable de la discerner; à peu près comme un homme qui, soit infirmité des sens, soit faiblesse d'intelligence, ne serait pas capable de discerner un homme endormi d'avec un homme mort. Quoi qu'il en soit, Lazare vit; et en attendant qu'il se réveille, il est déjà tout vainqueur de la mort, tout affranchi de la condamnation, et n'ayant plus à paraître devant le tribunal de Dieu que pour que sa place de félicité lui soit assignée. « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle; et il ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort dans la vie¹. »

Voilà la consolation que Jésus offre à Marthe dans la mort de Lazare. Combien cette consolation n'est-elle pas plus précieuse que celle qu'il va lui accorder aussi, comme par surcroît, de le voir, dès à présent, interrompre son sommeil et sortir de son tombeau. Le bienfait du miracle ne vaut pas celui de la grâce; cette consolation de surcroît sera courte, comme la vie terrestre, puisqu'il faudra, tôt ou tard, perdre de nouveau Lazare ou être perdu de lui, pour parler comme les hommes, tandis qu'au point de vue de la résurrection et de la vie qui sont en Jésus, « il n'a

¹ Jean V, 24.

« été séparé d'eux pour un peu de temps, qu'afin
 « qu'elle le recouvrât pour toujours¹. » Au reste,
 si Jésus accorde à Marthe cette consolation momen-
 tanée, tout en lui apprenant à ne pas l'estimer trop
 haut, c'est pour montrer, dans la personne de Lazare,
 cette doctrine même que nous venons d'exposer.
 Vous doutez que la mort du croyant ne soit qu'un
 sommeil; eh bien! pour convaincre votre incrédulité,
 en voici un que je vais réveiller. Il eût mieux valu
 pour lui-même continuer ce doux sommeil qu'il
 goûtait dans mon sein; mais il vaut mieux pour vous
 qu'il se réveille, pour que vous receviez instruction,
 et que, sans troubler de même le sommeil de tant
 d'autres saints qui dorment en moi, vous connaissiez
 par ce seul exemple, combien vous pouvez être tran-
 quilles pour eux.

Oui, mes frères, voilà une consolation véritable
 sur nos morts qui sont morts en Jésus (car Jésus ne
 parle que de ceux-là) : « Je ne veux pas, mes frères,
 « que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux
 « qui dorment, pour que vous ne soyez pas attris-
 « tés, comme les autres qui n'ont point d'espérance.
 « Car si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est
 « ressuscité, de même aussi ceux qui dorment en
 « Jésus, Dieu les ramènera avec lui². » Il ne veut
 même pas que par leur sommeil ils laissent la moindre
 avance aux saints qui vivront encore quand Jésus-
 Christ paraîtra : « Nous, les vivants, qui serons
 « restés pour l'arrivée du Seigneur » (c'est ainsi
 que l'apôtre désigne la génération contemporaine du

¹ Philém. 13. — ² 1 Thess. IV, 13-14.

second avènement de Jésus-Christ; quelle qu'elle soit, elle est sienne par l'amour fraternel), « nous ne devancerons pas ceux qui dorment, parce que le Seigneur lui-même... descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite nous les vivants... nous serons ravis ensemble avec eux... à la rencontre du Seigneur:.. et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est pour-quoi consolez-vous l'un l'autre par ces paroles¹. »

Oui, consolez-vous; et que « les consolations de Dieu fort ne soient pas réputées trop petites pour vous. » Celui qui a cru en Jésus, tout mort qu'il est, il vit. Votre Lazare n'est pas mort, il vit. Ces vieillards, ces pères et ces mères, en Israël, qui se sont endormis en Jésus « rassasiés de jours, » ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces serviteurs et ces servantes de Jésus-Christ recueillis dans la force de l'âge, et au sein de leur travail, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces jeunes hommes, ces jeunes femmes, qui vous ont dit adieu, en posant sur le sein de Jésus leur tête fatiguée, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces petits enfants, qui vous ont devancés en balbutiant le nom de Jésus de leur voix enfantine, ils ne sont pas morts, ils vivent. Tous ces saints, tous ces martyrs, tous ces fidèles, que le Seigneur a rappelés à lui dans les générations passées, ils ne sont pas morts, ils vivent. Ces généreux confesseurs de Jésus-Christ, dont une Eglise idolâtre et déchue a versé le sang comme l'eau sur notre malheureuse terre de France, ils ne sont pas morts, ils vivent. Luther, Calvin, Wicklef, Huss,

¹ 1 Thess. IV, 15-18.

Jérôme de Prague et tous ces témoins des âges obscurs, ils ne sont pas morts, ils vivent. Saint Bernard, saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Athanase, et toutes ces grandes lumières des premiers siècles, ils ne sont pas morts, ils vivent. Paul, Pierre, Jean, Jacques, Timothée, et tous les apôtres, ils ne sont pas morts, ils vivent. Que dis-je? tous les prophètes, tous les croyants de l'Ancien Testament, espérant ce Christ qui devait venir, ils ne sont pas morts, ils vivent. Esaïe vit, Ezéchias vit, Daniel vit, Jacob vit, Abraham vit, Noé vit, Abel vit. Ils ne vivent pas selon la chair, mais ils vivent selon l'Esprit; ils ne vivent pas pour les hommes, mais ils vivent pour le Seigneur; ils ne vivent pas quant à l'apparence, mais ils vivent quant à la réalité. Peuplez, peuplez ce monde invisible, le seul véritable et le seul permanent, de tous ces morts vivants; et trouvez si vous le pouvez, une société où il soit plus désirable d'obtenir une place; et en attendant que vous l'obteniez, ne pleurez pas sur eux, qui vivent, pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, qui traînez ici une vie toujours mourante; pleurez les larmes d'une sainte impatience pour aller rejoindre, non seulement ces hommes de Dieu, « dont le monde « n'était pas digne, » mais celui qui est leur résurrection, leur vie, leur félicité commune!

Jésus pouvait en rester à l'application qu'il vient de faire de la grande vérité de notre texte, à la condition de Lazare : c'était assez pour répondre, autant qu'il jugeait convenable de le faire, aux préoccupations de Marthe, qui ne portaient que sur son frère.

Mais il est dans les habitudes de Jésus, comme il est dans celles de Dieu, et comme il est aussi dans celles des disciples que sa charité anime, de donner plus qu'on ne lui demande. On demande à Jésus s'il faut payer le tribut à César? Il répond : « Rendez à César ce qui est à César », et il ajoute : « et à Dieu ce qui est à Dieu. » Le geôlier demande à saint Paul ce qu'il doit faire pour être sauvé? Saint Paul répond : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé ; » et il ajoute : « et ta maison avec toi. » Marthe veut être rassurée pour Lazare, et Jésus, après avoir satisfait à ce besoin (si elle sait l'entendre), ajoute de quoi la rassurer sur son propre compte : « Et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Que faut-il moins que d'être Jésus, que faut-il moins que son assurance divine en la vérité divine de sa parole pour oser dire à l'un de ses disciples, abattu par un deuil amer : Tu crois en moi, sois tranquille, tu ne mourras jamais? Encore un coup, quelque fanatique, quelque insensé — ou bien le Prince de la vie, le Dieu vivant et vrai : choisissez, Esprits encore flottants, encore prévenus, peut-être, disséminés dans cet auditoire chrétien, je vous le demande de nouveau, ce choix vous paraît-il douteux? Une telle assurance, avec une humilité si profonde, avec un renoncement si vrai, avec une charité surhumaine, avec une sainteté divine, ne porte-t-elle pas en elle-même son propre témoignage? Et si vous persistez à ne point croire, ou à ne vous point informer, ne prononcez-vous pas d'avance contre vous-même cette sentence de Jésus : « Celui qui ne croit point est déjà jugé, parce qu'il n'a point cru au nom du Fils

« unique de Dieu. Or c'est ici le jugement : la lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises¹? » Quoi qu'il en soit, Marthe a la faiblesse et la simplicité de croire que la vérité est vraie, que la sainteté est sainte, que la vie est vivante, et que Dieu est Dieu ; et voilà ce qui ouvre son cœur, et ce qui ouvrira le cœur de tous les croyants qui m'entendent, à cette étonnante et magnifique promesse : « Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Il mourra sans doute quant à la chair, quant aux hommes, quant à l'apparence, comme Lazare ; mais quant à l'esprit, quant à Dieu, quant à la réalité, il ne mourra pas plus que Lazare n'est mort ; il ne peut pas mourir, parce qu'il porte en lui-même une vie sur laquelle le monde extérieur n'a point de prise, et cette vie, c'est Jésus qu'il possède et dont il se nourrit par la foi.

Mais pourquoi fais-je ces distinctions que Jésus ne juge pas à propos de faire ? A-t-il besoin de moi pour excuser ou pour justifier la hardiesse de son langage ? S'il se tait sur le côté de la question qui tient à la chair, aux hommes et à l'apparence, c'est qu'il n'est pas venu dans ce monde pour s'occuper de ce côté terrestre et passager des choses : Il y prend son langage, mais il n'y prend pas ses pensées. Les mots du langage humain sont comme des vases que la terre lui fournit, mais qu'il remplit des vérités du ciel. Ne vous étonnez donc pas qu'il ne tienne compte, quant à lui, que de l'essence éternelle et absolue des choses,

¹ Jean III, 18, 19.

les seules pour lesquelles il soit venu, les seules au sein desquelles il se meuve : « Celui qui est dans le « ciel¹ » parle du ciel, à la différence de ses organes inspirés eux-mêmes, qui « étant de la « terre, parlent « de la terre. » Laissons donc à Jésus toute la puissance de son langage, pour laisser à Marthe toute la plénitude de sa consolation. Elle croit, elle ne mourra jamais ; et nous qui croyons, nous ne mourons jamais.

Pour mieux saisir cette belle doctrine, tâchons de nous transporter à la place et dans l'homme intérieur de Jésus approchant de sa croix. Il marche vers la mort ; vers la mort la plus affreuse qui se puisse concevoir ; vers une mort dont les douleurs morales peuvent seules surpasser les souffrances physiques ; vers une mort d'ailleurs prévue, jusque dans ses moindres circonstances, et par là, présente même avant que venue ; vers une mort enfin si épouvantable, et pour sa nature humaine et pour sa nature divine, qu'en la voyant face à face, il commence par se rejeter en arrière : « S'il est possible, que cette « coupe s'éloigne de moi, » tandis qu'il sort de tout son corps, une sueur mêlée de sang. Qu'est-ce donc qui le soutient dans son agonie ? C'est avant tout le sentiment d'accomplir la volonté paternelle ; mais ce sentiment n'exclut pas plus chez lui, qu'il ne doit exclure chez son disciple, les encouragements pris dans sa condition personnelle. Cette même prévoyance divine qui fait contempler d'avance à Jésus toutes les amertumes de sa croix, lui fait contem-

¹ Jean III, 13.

pler également, au delà et comme au travers de cette croix, la gloire de la résurrection et de tout ce qui doit la suivre, son ascension, son Église, son Esprit répandu, son royaume fondé, son triomphe final. Ce spectacle de résurrection et de vie, à part les courts combats de Gethsémané et de Golgotha, que dis-je, au sein de ces combats mêmes, adoucit l'horreur de la croix, qu'il domine et qu'il absorbe. S'agit-il pour Jésus de Lui-même? « Il endure la croix en « échange de la joie céleste qui est devant lui, et « il méprise l'ignominie », pour prix de laquelle il doit « s'asseoir à la droite du trône de Dieu¹. » S'agit-il pour lui de son Église? Il trouve sa paix à considérer que cette croix est l'unique chemin par lequel il puisse porter la vie éternelle dans un monde asservi à la mort : « En vérité, en vérité, je vous le « dis, si le grain de blé tombé dans la terre ne meurt « pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte « beaucoup de fruit... » Et il est si vrai que la vue de sa mort prochaine se perd à ses yeux dans cette perspective de vie, que cette mort se confond pour lui avec cette gloire : « L'heure est venue... » pour-quoi? « pour que le Fils de l'homme soit glorifié. » Il est « la résurrection et la vie », c'en est assez. Il ne peut pas mourir; et cette mort qui s'approche, n'est que la porte d'une vie nouvelle toute prochaine et d'une gloire accrue par tout ce qu'il aura souffert.

Cet esprit dans lequel Jésus marche vers la mort, est aussi celui dans lequel nous devons aller au-devant de la nôtre, nous qui croyons en lui. L'histoire de

¹ Hébr. XII, 2.

sa croix et de sa résurrection, à jamais inséparable, se renouvelle en nous, parce que Jésus, qui habite en nous, y accomplit invisiblement ce qu'il a accompli visiblement en lui-même, pour servir d'exemple à tous. Comme il n'a pu aller prendre possession de sa vie nouvelle, ni pour lui-même, ni pour son Église, sans passer par la croix, nous ne saurions aussi trouver un autre chemin pour arriver au plein développement de cette résurrection et de cette vie qu'il nous communique : « La chair et le sang ne peuvent point hériter le royaume de Dieu, et la corruption n'hérite point l'incorruptibilité¹. » Tels que nous sommes, quoique portant la vie en nous-mêmes, nous ne sommes pas capables d'en recevoir, j'allais dire d'en supporter, le plein épanouissement. Il faut que nous soyons changés. Ce changement peut se faire sans la mort, comme il s'est fait en Moïse et en Elie, et comme il se fera en ceux qui seront trouvés vivants quand Jésus-Christ reviendra; mais selon la loi commune à laquelle tous les autres sont asservis, il ne se fait que par la mort. « Il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité; » et lorsque ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors sera accomplie la parole qui est écrite : « La mort a été engloutie en victoire. » De là ce cri de l'Église : « Où est, ô Mort, ton aiguillon? où est, ô sépulcre, ta victoire? »

Non, nous ne mourrons jamais, comme Jésus ne

¹ J Cor. XV, 59.

pouvait pas mourir, et parce que Jésus ne peut pas mourir. Ce que le monde appelle la mort, nous l'appelons notre sommeil; et nous ne laisserons pas arracher ce nom que Jésus nous a donné pour notre mort, ce qui en change entièrement la face. Au soir de cette journée, vous ne vous trouverez pas à plaindre d'avoir à vous livrer au sommeil : nous ne nous plaignons pas davantage d'avoir à nous livrer, au soir d'une pénible et brûlante carrière, au sommeil en Jésus. Loin d'en redouter la venue, c'est durant l'intervalle qui nous en sépare que « nous gémissons « désirant avec ardeur revêtir notre domicile qui est « du ciel; car tandis que nous sommes dans cette tente, « nous gémissons, étant chargés, parce que nous vou- « lons non pas dépouiller, mais revêtir, afin que ce « qu'il y a de mortel, soit englouti par la vie... sa- « chant donc qu'étant présents dans le corps, nous « sommes absents du Seigneur, ... nous aimons mieux « être absents de corps et présents auprès du Sei- « gneur¹. » Généreuse chimère pour le monde, mais pour le croyant bienheureuse réalité; et une réalité justifiée par des faits sans nombre dans l'Église primitive, dont la théologie était encore peu systématique, mais dont la foi était naïve et ferme en proportion de sa naïveté. Saint Paul, auquel nous venons d'emprunter des paroles brûlantes de vie éternelle, écrivait aux Philippiens comme d'une chose qui allait sans dire : « Mon désir est de m'en « aller et d'être avec Christ, car cela est beaucoup « meilleur²; » il était la voix de toute l'Église contem-

¹ 2 Cor. V, 2-8. — ² Phil. I, 21, 23.

poraine; et il réalisait tout simplement ce que Jésus a dit aux siens : « Celui qui vit et qui croit en moi, « ne mourra jamais. » Malheur à nous, héritiers de la foi de ces premiers chrétiens, si nous ne le sommes pas de leur espérance ! et malheur à nous surtout si, en traitant la mort comme la traite un monde étranger à Jésus-Christ, nous donnons lieu de douter à ce monde si c'est autrement qu'en métaphore que « Jésus-Christ a anéanti la mort et mis en lumière « la vie et l'immortalité¹. »

Chrétiens, vous est-il arrivé, en m'entendant développer mon texte, comme à moi en le méditant, d'entrevoir dans la foi en Jésus-Christ une puissance, une grâce, une lumière, une délivrance, qui ne s'y était point encore révélée à nous ? Que nous sommes heureux de croire en Jésus-Christ, si du moins la foi qui est en nous est bien celle qui a les promesses de mon texte ! Quel soin jaloux ne devons-nous pas mettre à nous en assurer ! Il y a une foi facile autant que commune, qui consiste dans l'acceptation sans combat de la doctrine évangélique, et dont on croit rendre assez témoignage en produisant sa profession d'orthodoxie. Mais la foi à laquelle Jésus fait appel ici est d'une tout autre trempe ; elle est moins dans le savoir que dans l'avoir ; elle consiste moins à connaître Jésus qu'à le posséder ; elle se transmet moins par l'enseignement de l'homme qu'elle ne se crée par la vertu du Saint-Esprit. Elle n'est pas une croyance nouvelle, elle est une nouvelle vie. Parmi les images diverses sous lesquelles

¹ 2 Tim. I, 10.

Jésus-Christ prend soin de peindre cette foi pour prévenir toute confusion, il en est une, plus étrange et plus vive que toutes les autres, qui paraît avoir été particulièrement en scandale aux disciples apparents et en instruction de salut aux disciples fidèles : c'est celle qu'il donne pour base à son discours du Capernaüm, dans le VI^e chapitre de saint Jean. Il est

« le pain de vie... qui est descendu du Ciel... afin
 « que si quelqu'un en mange, il ne meure point...
 « Si quelqu'un mange de ce pain (et l'on en mange
 « par la foi) il vivra éternellement. » Bientôt il s'explique plus clairement et plus étrangement encore : « Le pain que je donnerai c'est ma chair,
 « laquelle je donnerai pour la vie du monde... Celui
 « qui mange ma chair et qui boit mon sang a la
 « vie, et je le ressusciterai au dernier jour; car
 « ma chair est réellement une nourriture et mon
 « sang est réellement un breuvage. Comme le Père
 « qui est vivant m'a envoyé, et que je suis vivant
 « par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi
 « par moi. » Ne cherchons pas à sonder le prodigieux mystère de ces paroles; n'oublions pas surtout, comme il nous en avertit lui-même, que « ses
 « paroles sont esprit et vie, et que la chair ne profite de rien; » mais tout cela dit, soyons sincères : quelle intimité une telle foi suppose entre Jésus et le croyant ! Quelle union de tout l'un avec tout l'autre ! Quelle différence profonde entre le croyant et celui qui ne croit pas ! Eh bien, cette foi vivante, cette foi réelle, cette foi créée et créatrice, est-elle bien la vôtre ? « Seigneur, augmente-nous la foi ! —
 « Je crois Seigneur ! subviens à mon incrédulité ! »

Communians, si ce jour de Pâques scelle par la résurrection de Jésus-Christ la promesse de mon texte et la tourne en histoire, la communion à laquelle nous sommes invités la tourne en vue, et nous la met entre les mains et sous les yeux. Car, que nous montre-t-elle, si ce n'est que Celui qui a donné sa chair et son sang pour nous, est aussi Celui dont la chair et le sang, reçus par nous pour aliment et pour breuvage, doivent nous communiquer sa vie et son immortalité? Ouvrez donc vos cœurs pour recevoir votre Sauveur qui se donne à vous, et selon cette belle expression de notre Confession de foi, « apportez-les-lui comme des vaisseaux vides, « pour qu'il les renvoie remplis de sa grâce et de sa « vie. » Une bonne communion ne donne pas la vie éternelle, — cette vie est promise à la foi, non au sacrement; — mais elle nourrit la foi, en lui offrant l'image vive, simple et féconde de ce que Jésus est pour notre homme intérieur. Le sacrement sera d'autant plus salubre qu'il sera plus transparent, je veux dire qu'il s'effacera davantage pour laisser voir Jésus-Christ; et le sacrement idéal serait celui qui nous occuperait tellement de Jésus-Christ que nous perdriens de vue le sacrement. Jésus a donné cette transparence au sacrement par la simplicité des éléments qu'il a choisis pour le composer : donnez-le-lui à votre tour, « en fixant » sans incrédulité, sans distinction, sans partage, « vos regards sur « Jésus, le chef et le consommateur de la foi ». Alors vous recevrez ce pain et ce vin comme un aliment de vie éternelle. Alors vous reconnaîtrez en vous-mêmes que vous avez trouvé à cette table celui qui

est « la résurrection et la vie ». Alors, comme si ce n'était pas assez que l'homme intérieur fût nourri, si l'homme extérieur n'y avait point de part, « votre « chair même tressaillera » comme dit le Psalmiste, « après le Dieu fort et vivant ; » la nature défaillante se ranimera tout entière à ce repas sacré ; et tel corps, affaibli par les années, épuisé par les fatigues, brisé par la maladie, recevra une vigueur nouvelle pour servir et pour glorifier « le Prince de la vie ! »

Catéchumènes, vous venez pour la première fois rendre à votre Sauveur, et recevoir de lui, le témoignage de sa mort soufferte pour vous et de sa vie répandue en vous. C'est ici votre privilège qu'étant encore exempts des molles habitudes d'un demi-christianisme, la carrière est toute neuve, toute libre et tout entière devant vous. Sentez, sentez le prix de ce privilège, je ne dirai pas avec le cœur de ceux qui ont à se reprocher d'y avoir été infidèles — car cela n'est pas possible, — mais sentez-le autant que la prière, la réflexion, hélas ! et l'expérience de vos devanciers vous en rendront capables. Jésus n'a pas fait les choses à demi avec vous, ne les faites pas non plus à demi avec lui. Entre la résurrection qu'il dit être, et qu'il est, et une foi impuissante, une foi de tradition et d'imitation, dites-vous bien qu'il n'y a pas de milieu, et que si Jésus n'est pas tout pour vous, il ne sera rien. Oh ! si vous pouviez savoir avec quelle sollicitude ceux qui vous aiment en Jésus-Christ cherchent à pénétrer l'impénétrable avenir pour connaître ce que doit rendre la semence de vie qui a été répandue dans vos cœurs par l'éducation paternelle, par l'enseignement pastoral, et

j'aime à le croire par le Saint-Esprit! Il y a des moments où je me dis : Pourquoi n'y aurait-il pas là quelque Timothée ou quelque Dorcas, quelque Aquilas ou quelque Priscille, quelque Ambroise ou quelque Monique, quelque Félix Neff ou quelque Élisabeth Fry? N'est-ce qu'exaltation de ma part, qu'espérance chimérique? Ou bien est-ce confiance légitime dans leurs cœurs, qui me semblent tout ouverts devant moi; est-ce foi permise et encouragée en ta fidélité et en tes promesses? Tu le sais, ô mon Dieu! Quant à moi, pour conserver entière mon espérance pour eux, je la dépose, non pas dans leur volonté fragile, non pas dans ma parole fugitive, mais dans ton sein paternel, sous la garde du Saint-Esprit, et au nom de Celui qui est la « résurrection et la vie! »